

MAI 68, LES ANARS SE SOUVIENNENT...

Mai soixante-huit, j'avais douze ans et demi. Un peu jeune... mais déjà, du balcon de l'appart' boulevard de la Bastille, je regardais les jeunes et les moins jeunes qui bloquaient le boulevard et les flics qui chargeaient dans la fumée des lacrymos. Trop jeunot pour en être, mais ça m'a déclenché pour la décennie qui a suivi, plutôt avec l'O.R.A., du coté du lycée Paul Valéry à la porte dorée, et par sur le balcon ce coup-ci! J'étais forcément anar... les fachos étaient fachos et les gauchos étaient coincés dans un verbiage bureaucratique. Seuls les anars arrivaient à combiner sans fumée l'individuel et le collectif; eux seuls étaient créatifs. Cinquante ans après me voici toujours anarchiste, même s'il m'aura fallu quelques décennies de procrastination pour me fédérer.

Pat LANCIEN.

J'avais 13/14 ans. Je me rendais au lycée (comme on disait) rue Baüyn de Perreuse, à Nogent-sur-Marne. C'était un jour de mai. A la maison (un HLM) la radio dès le matin était ouverte à fond... Ce matin-là, aux alentours de 7h nous n'avions entendu que des explosions, fortes, en direct du Quartier Latin que je ne connaissais pas. J'avais bien mis ma cravate. Interdit de se rendre au lycée sans... Cela faisait quelques jours que je savais que je devrais rebrousser chemin. On (je ne savais pas qui) séquestrait le surveillant général. Le lycée était fermé. C'était un charmant personnage qui un jour, voyant que j'avais les cheveux légèrement plus longs que la brosse, m'avait sorti du rang (nous rentrions en classe en rangs, les filles d'un côté et les garçons de l'autre) en me tirant violemment par l'épaule et m'avait donné une grande baffe devant tout le monde m'aboyant d'aller chez le coiffeur. C'était le temps où les filles n'avaient pas le droit de venir en pantalon et les garçons en jeans. Je n'étais pas mécontent qu'on le séquestre même si je ne comprenais pas les raisons de ces agissements. J'étais en colle tous les jeudis. Je ne savais pas que nous étions en train de changer de monde. Je ne savais pas que j'en serais ravi. Je ne savais pas que d'autres, imbéciles, le regretteraient...

Christian, groupe Gaston Coûté de la FA.

Mai 68, à douze ans j'habitais place Saint Michel. On dormait les fenêtres ouvertes pour éviter que les vitres n'explosent à cause des bombes à gaz rouge. Mon père, Colombien, qui avait fui son pays, avait fait des études de médecine et était maintenant chimiste. Il nous donnait des masques à gaz la nuit pour nous protéger des lacrymos et pendant les manifs, mes deux sœurs de 15 et 17 ans et moi, lui montions les blessés. Les flics nous coursaient dans les escaliers, mais nous laissions les lourdauds bien derrière. Sous la pression de ma mère et contre l'avis de mon père, j'ai fait ma communion le 13 mai! Les photos de moi en aube blanche, passant sur les barricades de la rue St Jacques, jupons relevés, ont été "perdues" par le photographe chargé de les développer. Brune cheveux longs et frange rebelle, si vous les croisez, je suis preneuse.

Consuelo.

Trop jeune de peu pour y participer activement, 10 ans. Pas encore les moyens à la maison de voir ça à la télé (de fait, en 1969, on a vu les Amerloques arriver sur la lune au café avec la compagne d'un camarade coco de mon père, fou de rage contre nous tous). La radio? Pas la peine: j'attendais avec impatience mon père qui rentrait de Paris dans notre banlieue de Saint-Cyr-L'École, Villepreux, dans les Yvelines. Il ne rentrait pas comme chaque soir déprimé et crevé par le boulot mais plein d'enthousiasme pour raconter sa

journée sur les barricades! J'aurais tellement voulu y être. Ma mère, qui n'avait pas la fibre révolutionnaire, s'inquiétait: avec sa surdité très avancée, mon père risquait de ne pas entendre un cri d'alarme et de se prendre le pavé destiné aux poulets. Mais lui n'en démordait pas, il irait jusqu'au bout, il avait même défilé, disait-il, avec ceux qui criaient "La retraite à 40 ans!" Mon souvenir le plus fort de Mai 68: la conviction que la révolution était possible, que c'était maintenant.

Monica, groupe Gaston Coûte de la FA.

Il y a eu un avant et un après 68. Avant, les souvenirs que j'en ai sont bizarrement en noir et blanc, après ça commence à se coloriser. Avant, j'étais employé dans une société d'assurances et sursitaire de mes «*obligations*» militaires depuis trois ans (le service national/militaire n'avait pas encore été supprimé). Les meilleures choses ayant une fin, en 1967 l'armée s'est rappelée à mon bon souvenir et m'a envoyé pour 18 mois «*voir du pays*» dans le sud de la France. Pas de bol donc, mes vingt ans et mai 68 je les ai passés en caserne. En plus des «*gracieusetés*» de la vie de troufion, les choses se sont gâtées dès le début des «*événements*»: caserne bouclée, et moi et trois autres camarades d'infortune tout aussi bouclés dans une dépendance bouclée à l'intérieur où se trouvait un râtelier d'armes (une vingtaine de fusils). Parmi les militaires de carrière, entre un lieutenant fou qui réclamait des hommes du contingent pour aller obliger des cheminots en grève à reprendre le boulot, à coup de fusils si besoin était (heureusement il ne fut pas écouté), et un capitaine quelque peu déboussolé par la tournure que prenaient les évènements, l'ambiance était plus que confuse; au point que mon capitaine me prit à part pour me dire - à voix basse et solennelle - «*je vous ai bien observé et on a mené une enquête sur vous, je sais que vous êtes un garçon sérieux (arf, arf!). Je vous remets donc les clés du râtelier d'armes que vous ne devez confier à personne car on s'attend à un coup de force des communistes*». En stratégie militaire je ne sais pas, mais en analyse politique, il aurait pu mieux faire le pitaine: les communistes prendre les armes en 68 pour un coup de force contre la République? J'ai réussi à ne pas rigoler, mais toujours est-il qu'avec cette foutue clé je fus consigné dans ce local où on m'apportait mes repas par le guichet de la porte et ce, jusqu'au début juin où les permissions de sortie furent rétablies. C'est comme ça que j'ai loupé cet évènement «*historique*», tout juste ai-je eu le temps à ma première perm' de remonter dare-dare pour trois jours à Paris et constater que la «*fête*» prenait fin. Seule l'école des Beaux-arts conservait à son entrée deux drapeaux: un rouge et un noir. Avant tout ça, je ne militais dans aucune organisation; la frustration d'avoir loupé ce beau printemps aura eu le mérite de me donner l'envie de participer à de futurs combats, isolément d'abord, puis collectivement ensuite. C'est toujours ça de gagné!

Ramón PINO Groupe anarchiste Salvador-Segui FA.

Mai 1968. Neuilly-Plaisance, Seine Saint-Denis. J'ai douze ans. Je suis en 6^{ème} moderne. Je fais les 3 kilomètres qui séparent le Collège Jean Moulin de notre pavillon à pied, comme tous les jours. Je suis euphorique: c'est la grève, le collège est fermé jusqu'à nouvel ordre. Quand j'annonce le fait à ma belle-mère, elle maugrée. Cela n'arrange pas cette montmartroise, ancienne danseuse du *Moulin rouge* exilée dans cette maussade banlieue pavillonnaire d'avoir trois grands gosses à la maison en plus de notre petit frère Franck qui n'a pas encore 3 ans. En général, elle préfère glandier et picoler ses (bières) Valstar rouge en nostalgique des tournées à Bagdad et Casablanca, sans nous avoir tous dans les pattes. Et le collège n'est pas près de rouvrir selon les infos délivrées par la chaîne télé (nous l'avions depuis longtemps, mon géniteur travaillant pour «*Marséchal Electric*») du Général Frappart qui montre à longueur de bulletins des scènes d'étudiants se fritant avec les CRS sous l'œil du badaud apeuré, entre deux interviews de quidams affolés par l'absence de transports et qui «*doivent quand même aller bosser*». Sans compter que mon géniteur, représentant de commerce commence à baliser sec devant la pénurie de carburant. En fait, c'est tout ce que mes «*vieux*» retiennent des événements: «*les petits emmerdements quotidiens causés par ces jeunes excités qui vont vite se calmer*». Car, absolument pas politisés, mes vieux ne croyaient ni en la révolution annoncée par les étudiants, ni à l'invasion du pays par les chars russes. Mais partout dans le bled on ne parlait que de pénurie, les mauvais souvenirs de la guerre et de ses privations n'étant pas encore bien loin. C'est tout ce dont je me souviens de ce fameux mois de mai et de l'été qui suivit. Sinon que ma sœur Corinne et moi ne pouvions pas aller voir notre mère à Paris qui vivait au quartier latin avec un étudiant qui l'initiait à... Nietzsche. Mais quel changement au mois de septembre au Collège Jean Moulin. Les grilles grands ouvertes le jour de la rentrée. Les jeunes communistes du Plateau d'Avron qui distribuent des tracts. Les murs des classes badigeonnés de slogans «*Participation = piège à cons*». Les profs qui nous demandent d'enlever estrades et bureaux et

de faire cercle autour d'eux. Le ciné-club avec au programme *Nacht und Nobbel (Nuit et brouillard)* écrit par Cayrol et dit par Michel Bouquet. Un grand choc: à présent je sais le fascisme, le nazisme, la shoah. Plus rien ne sera plus comme avant. Prise de conscience qui nous fera aller en loucedé ma sœur et moi quelques mois plus tard à notre première manif contre la guerre du Vietnam. Et le reste ne sera pas que littérature!

Patrick SCHINDLER, groupe Botul FA.

En mai 68, j'allais avoir 13 ans. J'étais en banlieue sud de Paris, la petite ceinture rouge, mais aussi rose dans la ville ouvrière où je vivais. Mes souvenirs: le collège a fermé plusieurs semaines. J'étais à la maison avec mon frère. Mes parents écoutaient sans arrêt la radio. Sur le journal: *l'Humanité* titrait que les étudiants en grève étaient des p'tits bourgeois. Je ne comprenais pas, mes parents oscillaient entre soutenir la jeunesse de grève ou suivre la ligne du parti communiste. Et pourtant l'argent devenait roi à la maison. Pour moi, le mouvement fait que j'ai abandonné l'idée d'être professeur de maths, ne pas me retrouver entre l'enclume et le marteau, entre l'élèves et l'administration! Mais surtout quelques graines ont été semées: trois ans plus tard, je me mobilisais pour la réintégration d'une lycéenne qui avait accouché dans les WC du lycée voisin du mien: sitting, blocage de la nationale, intervention à l'AG des Beaux-Arts à Paris (le micro pour la première fois), plein de tags dans le lycée du genre «*Jouissez sans entraves*», «*Il est interdit d'interdire*». Le préau a été fermé le temps que tout soit effacé. Le lycée s'appelle maintenant Louise Michel, et je n'ai cessé de militer: groupes de Femmes, MLAC, Handicapés méchants, Comités de soldats, syndicats, Fédération anarchiste, Commission Femmes ou Féminismes, ... et d'écrire, articles, livres, ... et prendre le micro: radio libre à l'Université, puis à *Radio libertaire* ou ailleurs.

Hélène, Groupe Pierre Besnard FA.

En mai 68, j'avais 21 ans. J'étais étudiant à la fac de droit de Bordeaux. Je voulais être commissaire de police. Si, si! La défense de la veuve et de l'orphelin. J'ai très vite compris. Merci à mes profs réacs de l'avoir été autant. Comme tous les étudiants de cette époque (dixit tous zombies du socialisme et du communisme) j'étais un bourgeois. Père ouvrier, maman vendeuse à *Prisunic*. J'étais, également, inculte politiquement. Normal pour un plouc de charentais. Mais j'avais déjà quelques révoltes au cœur. Et, donc, je fréquentais toutes les crèmeries révolutionnaires de Bordeaux. A la louche, ça devait bien avoisiner une quarantaine de personnes. En mars-avril 68, j'ai même assisté à une conférence de la FA à l'athénée à côté de Pey-Berland. Orateur, Maurice Joyeux, l'arrière-grand-père de ma fille. Sujet: Kropotkine. À l'époque, nous nous battions pour que les garçons aient le droit d'aller dans les cités universitaires de filles. L'inverse était toléré. Nous parlions de révolution sexuelle. Nous critiquions la société de consommation et les responsables syndicaux de la CGT défilant avec des casquettes *Ricard*. Également la société du spectacle. Nous dénoncions les nouveaux sociologues et psychologues comme futurs larbins du capitalisme. Nous nous éveillions à une conscience écologiste. Au niveau éducatif, nous avions tous lu «*Libres enfants de Summerhill*». Nous manifestions contre la guerre au Vietnam. Contre le totalitarisme à la mode soviétique... Bref, nous étions jeunes et un peu tout fou. Le vieux général ne comprenait rien au film. Idem pour le PCF et la CGT. Idem pour la population adulte de ce pays qui trouvait super la situation du moment (les trente glorieuses) et son modèle consumériste. Nous voulions juste changer le monde et la vie et leur donner du SENS.

Jean-Marc RAYNAUD, FA.

Fin mai 1968, je suis hébergé pendant une semaine chez des cousins à deux pas de la place de la Bastille. Plusieurs soirs de suite, des manifestants refluent de la gare de Lyon et du boulevard Beaumarchais. J'ai 17 ans, on n'est pas sérieux à cet âge-là, je vois une barricade se construire dans une petite rue entre Beaumarchais et Richard Lenoir, peut-être la rue Amelot? La colonne Morris à l'angle du boulevard est déboulonnée, un arbre est scié, il y a de la fumée, des cris... J'ai commencé à travailler quinze jours plus tôt. Un midi, je croise une jeune fille dans un café qui lit un livre au long titre écrit en rouge, *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations*. Je le retiendrai et l'achèterai un an plus tard, par hasard dans la librairie Maspero à Saint-Michel alors que je suis en train de faire mon service militaire place Ballard. Il se trouve qu'un matin je le laisse traîner sur mon bureau et que mon adjudant-chef tombe dessus, il le prend, me regarde et s'esclaffe: «*Alors là, bravo! Qui pourrait imaginer qu'un jeune à notre époque puisse lire un Traité de savoir-vivre!*». Il ne pouvait pas savoir qu'à l'intérieur on pouvait lire des phrases comme celle-ci: «*refus*

du chef et de toute hiérarchie; refus du sacrifice; refus du rôle; liberté de réalisation authentique; transparence des rapports sociaux». Il ne pouvait pas savoir parce que les militaires n'ouvrent pas les livres. Ça a été une chance pour moi qu'il l'ait pris pour un livre que des tantes affectueuses offrent aux jeunes gens, sans imaginer qu'il s'agissait d'un livre furieux pour former des révolutionnaires et ouvrir des chemins de lutte contre l'oppression bourgeoise...

Dans la foulée, je lirai Proudhon, Bakounine et Kropotkine une fois mon service terminé.

Alain ELUDUT.

En mai 68, j'ai 17 ans. Je redouble ma seconde au lycée Pasteur de Besançon (lycée de filles) et suis plutôt ignare côté politique. Interdit de lire la presse, Sartre, même *Salut les copains*. Interdit d'avoir un transistor. Mai 68 va m'ouvrir en grand les portes sur un monde que j'ignore. Ce lundi matin, je descends du train, et me dirige à pied vers le lycée où je suis interne. Je croise une bande de filles de terminale qui me crient: - *Ne va pas au lycée, il y a des piquets de grève!*

Dans ma naïveté, j'imagine que des piquets ont été plantés devant le porche. Pourquoi? Mystère!

Mais surprise! Devant le lycée, aucun piquet, mais une foule de garçons! Des garçons, interdits d'habitude devant ce porche! L'un d'eux me lance: - *Si tu rentres, tu ne pourras plus ressortir!* - *Qu'est-ce qu'il se passe?* - *On fait la révolution!*

La révolution! Le mot fait battre mon cœur. Il cristallise en moi, tout ce qui me révolte.

Je fonce au bar le plus proche, j'y laisse ma valise. Et là, j'entends une clamour. Une bande d'étudiants dévale la rue de la Madeleine en brandissant des drapeaux noirs qui battent l'air comme des cris de liberté. J'ai envie de courir vers eux. Ils sont tellement vivants! D'autres cris, d'autres chants se rapprochent. C'est alors que surgit la manif. La première manif que je vois et dans laquelle j'entre comme on entre dans la mer, la première fois.

Une fille de ma classe m'interpelle du trottoir: - *T'es trotskiste?* - *Ben non.* - *T'es avec les trotskistes!*

Je vais alors remonter la manif à contre sens. Marcher avec les maoïstes, chanter avec les communistes, retrouver des copines au PSU, scander les slogans des marxistes... découvrir des courants de pensées, des partis politiques, la ferveur des étudiants et des militants.

Partout dans la ville, des groupes de gens se forment, discutent avec passion. On peut s'y glisser, écouter. Sans être rejetés. J'ai l'impression de naître enfin.

En une après-midi, j'en apprendrai plus qu'en 10 ans d'étude.

Mai 68, c'est à la fois, un coup de poing au cœur, au cerveau, à l'âme.

Et ma seconde naissance...

Lola SEMONIN (actrice et écrivaine)

J'avais 16 ans, j'avais déjà baisé avec un mec et avec une fille. J'avais déjà fumé du shit. J'étais à Janson de Sailly, beaucoup de fils et filles de bourgeois mais sur les 5.000 élèves il y avait des gens moins riches. Mon meilleur ami, Charles était corse, exubérant et fils de concierge. Pour moi c'était le père ingénieur, mère fonctionnaire, un piano à la maison, l'aisance mais pas de capital. Beaucoup de livres. Je pratiquais assidûment la poésie, et m'adonnais aux querelles de cours de récréation "*les bolchos à Pékin*" d'un côté et nous répondions "*les billets pour Pékin*". En face des fachos il y avait les maos j'ai mis du temps à comprendre que les ennemis se ressemblaient. J'avais rejoint le CVN (Comité Vietnam National), je collais dans le lycée des affichettes pour la paix au Vietnam.

Janson de Sailly a été le seul lycée occupé en mai 68 avec un drapeau bleu blanc rouge! J'en ai profité pour découcher. Je suis allée à la Sorbonne ça parlait beaucoup partout, et les portraits de Mao. Je me suis

proposée pour balayer la cour. Je me suis fait soulevée par deux mecs du *Comité gavroche* qui m'ont baisé dans une voiture. Quand le dispositif policier à commencer à monter dans les rues de St Germain j'ai eu peur (j'étais seule). Les fachos ont débarqué dans le lycée, l'un d'eux a fait une réflexion sur mon jeune âge. Je lui ai dit "*quand tu avais mon âge tu étais idiot?*", me suis mangée une claque, une "grande" qui était là l'a insulté vertement. En fait je me souviens que le comité d'occupation a mis leur drapeau en bandoulière en hommage au président Kennedy. Je me souviens que les fachos avaient attaqué le lycée de filles à coup de patates truffées de lames de rasoir.

J'allais faire des craies poétiques sur le boul'miche. Je me souviens que la salle des pensionnaires diffusait "*nuit dans un jardin d'Espagne*" de De Falla. Je me suis fait surprendre par le proviseur pêchant des poissons rouges dans le bassin. Je me suis retrouvée au CAL (*Comité Action Lycéenne*) je rencontrais ceux qui allais devenir des gens importants de la gauche... On a occupé le rectorat, ma première occupation. J'ai faillis me faire taper dessus au meeting des jeunes gaullistes place du Trocadéro, beaucoup de vieux avec des slogans désuets "*la France aux français*". Les jeunes nantis, gaullistes ou pas, ne se gênaient pas pour lancer des "*à poil*" à Joséphine Baker qui disait au micro "*le dwapeau fwançais est bleu blanc wouge*". Et puis il a eu le raz de marée aux champs Elysées. Puis ce fut le retour à la raison. Un camarade essaya de mettre le feu au lycée et alla en prison. Je m'étais fait repéré, ils viraient les agités un par un. J'avais les cheveux les plus longs du lycée. Deux grands débarquèrent dans la cour "*des petits*", les ciseaux à la main ils voulaient me couper les cheveux. J'ai couru dans le lycée, ils ont fini par me coincer, l'ancien chef du comité d'occupation a débarqué en menaçant de leur casser la gueule. Et j'ai été viré quelques jours plus tard du lycée pour une caricature du prof, au tableau, il ne cessait de dire "*Montaigne dans sa tour d'ivoire*" je l'avais caricaturé nu avec une "*tour d'ivoâre*" plantée où vous imaginez. Direction école privée. Et là je me suis payée une grande crise bipolaire, des mois et des mois internée: la déception sans doute d'avoir vu cette floraison se faner...

Hélène HAZÉRA.
